

GRAND-THÉÂTRE de GENEVE. Concert du Nouvel An / Simon Keenlyside : Une soirée à Broadway (dim 31 déc 2023)

**POUR QUITTER 2023, PLUSIEURS JOYAUX DE
BROADWAY... Mélodies et airs américains de
Leonard Bernstein, George Gershwin, Cole
Porter, Richard Rogers & Oscar
Hammerstein et bien d'autres... Pour le
soir du 31 décembre prochain, le Grand
Théâtre de Genève propose un programme
exceptionnel avec le baryton Simon
Keenlyside.**



Le chanteur qui a incarné de très nombreux rôles sur la scène lyrique et dans tous les genres, baroque, classique, romantique, contemporain... dévoile ce soir une autre carte, ... celle séduisante d'un crooner, ou celle d'un diseur soucieux du

verbe comme du rythme... en particulier dans le registre des comédies musicales américaines qui ont tenu l'affiche de Broadway. Parce qu'il adore les chansons de Broadway et du West End – goût pleinement défendu dans son cd « *Something's Gotta Give* » (2014), Simon Keenlyside aborde chaque lyricals

avec le même engagement que s'il s'agissait d'une lied ou d'un air d'opéra.

Complice de cette soirée de la Saint-Sylvestre unique, le chef et pianiste **David Greilsammer** dirige son ensemble « **Geneva Camerata** ». La soirée promet plusieurs (re)découvertes entre grands succès du répertoire et *torch songs* des plus grands compositeurs on- et off-Broadway.

« Il en ressort un fabuleux sens de la ligne lyrique, un magnifique timbre crémeux, une caractérisation aiguë et une superbe diction, toutes les chansons étant interprétées avec un style et un flair auxquels il est impossible de résister »...
On ne saurait résister à une telle invitation pour quitter 2023.

Dimanche 31 décembre 2023, 19h30
GENEVE, Grand Théâtre

Une soirée à Broadway
Réservez vos places **directement** sur le site du Grand Théâtre
de Genève :

[https://www.gtg.ch/saison-23-24/concert-de-nouvel-an-une-soire
e-a-broadway-simon-keenlyside/](https://www.gtg.ch/saison-23-24/concert-de-nouvel-an-une-soire-e-a-broadway-simon-keenlyside/)

Simon Keenlyside, baryton
David Greilsammer, direction musicale
Geneva Camerata

Réveillez-vous au Grand Théâtre !



OPTION DÎNER DE NOUVEL AN :
Réveillez-vous au Grand Théâtre !
Vous avez déjà un billet pour le
Concert du Nouvel An et
souhaitez poursuivre votre
soirée au Grand Théâtre de
Genève ? L'établissement lyrique
vous propose son « Dîner de

Nouvel An » qui se tiendra à l'issue de la représentation dans
le Grand Foyer. **INFOS** et **RÉSERVATION** ici :
<https://www.gtg.ch/saison-23-24/concert-de-nouvel-an-une-soiree-a-broadway-simon-keenlyside/diner-de-nouvel-an/>

*Le menu du dîner est disponible également en option
végétarienne, il inclut une coupe de champagne à votre
arrivée, une coupe de champagne à minuit ainsi que les vins et
minérales pour accompagner vos plats – prix indicatif : 250
CHF*

Photo : © Yannick_Perrin / GTG Grand Théâtre de Genève

Compte-rendu : 20 édition du Festival de Verbier (Suisse, Valais), 3 concerts, les 22,

23 et 24 juillet 2013. Milos Karadaglic, guitare ; David Carpenter (alto), Julien Quentin (piano) ; Simon Keenlyside (voix), Emanuel Ax (piano).

Verbier festival



Verbier 2013 (Suisse). Troisième et dernière journée sur alpages valaisans : un jeune guitariste, Milos Karadaglic, va poétiquement de Bach en Villa-Lobos ; un altiste virtuosissime (D.Carpenter) et un pianiste inspiré (J.Quentin) font redécouvrir Hindemith, avant que ça ne se gâte un peu dans un show des Carpenter-boys-and girls ; et un baryton, S.Keenlyside, voyage en compagnie de son pianiste E.Ax du côté de chez Brahms, Wolf, Ravel et Fauré.

Sous le regard de Bach

Un guitariste-soliste à Verbier, la chose n'est pas courante, et ce jeune classique –Monténégrin de naissance – apporte à l'église matinale un climat de beauté, de douceur, de délicatesse capable de se muer en énergie. On le verra, on l'a déjà vu, discret, attentif aux concerts « des autres », musicien d'évidence chambriste pour qui admiration et partage ne sont entachées de nulle pose.

Comme Milos Karadaglic a raison de se placer d'abord sous l'invocation de J.S.Bach, en Prélude et Fugue tout en tendresse, avec espace sonore filtré comme si chaque note ou accord traversait une vitre en se teintant des reflets mouvants de la lumière physique ou spirituelle !

Bach de conversation et d'intimité – une très petite fille, à côté de moi, fredonne en sourdine, juste, ce qu'elle écoute -, d'échos répétés. Et en Fugue : complexité des voix perçues sans nulle véhémence et parfaitement lisible, précautionneux agencement aussi de la polyphonie qui parfois « chuinte » comme la pluie des soirs précédents...

Un musicien de Shakespeare

Puis on passe à Villa-Lobos, patrie d'élection où un instrumentiste si averti sait faire résonner les places de la ville, les patios et les chambres de la maison au Brésil. Prélude, études et valse – à parfum de passé qui remonte puis s'efface -, ralentis exquis, sforzandi savants, autorité impérieuse alternent et s'imbriquent. Un kaléidoscope sud-américain de cinq compositeurs qui jouent sur la nostalgie, les paysages, d'agréables images un peu attendues de danses, mais aussi des épisodes de stridence et de la technique moderne (battue sur la caisse de l'instrument)...M.Karadglic présente courtoisement les œuvres – hélas, que d'anglais

humoristique dont les franciscains invétérés laissent perdre tant de nuances ! -, et se montre l'introducteur idéal à une forme de beauté des sons – tiens, puisqu'il est question de langue anglaise : un personnage venu de quelque comédie où Shakespeare lui ferait prononcer et vivre l'éloge de la musique, voie d'accès aux plus hautes révélations...

L'alto et le piano d'Hindemith

En dirait-on autant dans la même église (elle en a vu et en verra d'autres, il est vrai !), l'après-midi débutant, d'un curieux concert à huit voix et deux volets ? Tout d'abord, deux interprètes d'élite y ont choisi dans la littérature d'alto-piano – relativement exigüe, on le sait – une partition de Paul Hindemith (1895-1963), lui-même très valeureux altiste. Hindemith souffrit de la vindicte nazie – qu'il abhorrait : il finit par s'exiler, d'abord en Suisse puis aux Etats-Unis, en 1939 -, mais hésitait entre création initialement un peu dadaïsante et tempérament d'architecte malgré tout héritier d'un classicisme revisité, pour terminer par cette seconde voie. Sa Sonate op.11 (de 1919) est d'intensité expressive qui entraîne dans le tourbillon des passions. Ses accès de fureur, ses embardées intenses, une valse ambiguë, une coda enragée, laissent entrevoir des éclaircies du temps de paix extérieure et intérieure. Le cadre thème-et-variations semble vite un leurre, tant l'imprévisible discours heurte le principe d'une Forme stable. David Carpenter et Julien Quentin en sont traducteurs de son chaleureux, d'intensité expressive parfois bouleversante. Mais on sent dans le comportement de l'altiste une théâtralité d'esthétique vigoureuse, dont les virtualités restent à venir...

Kreisler et le Sapeur Camembert

Car il y a du Paganini de l'alto dans ce diable d'homme. Ou plutôt la référence romantique allemande s'impose vite : c'est le Maître de Chapelle qui est apparu, ce grand fou de Johannes Kreisler qu'ETA Hoffmann inventa et dont Schumann était

obsédé. Les cinéphiles y ajouteront une touche d'Anthony Perkins jeune, et ce rien de sarcastique, douloureux et provocateur que signait Charles Denner... Chez Piazzolla des Quatre-Saisons sud-américanisées, D.Carpenter a fait venir sa famille (au sens propre : trois Carpenter, donc, -et figuré : à huit) : il virevolte, excite ses partenaires, grimace ou sourit son message hyper-communicatif où Piazzolla perd dans ce survoltage une part de sa poésie. On finit par s'interroger : Verbier a-t-il raison d'abriter et de patronner ce délire, même si des pièces annexées tournent au délicieux kitsch ferroviaire (une Valse Transsibérienne d'Alexei Shor) et aux vertiges d'Europe Centrale ? Ou bien : va pour une édition de 20e anniversaire qui pousse l'extraversion à la borne sans laquelle le Sapeur Camembert n'eût vu qu'absence fâcheuse de limites ?

Deux Wanderer

Reste, au soir tombant et de belle lumière, la perfection d'un de ces récitals – on devrait dire : dialogues – où voix et piano sont compagnons d'un voyage romantique puis moderne. La voix du baryton anglais Simon Keenlyside est de celles qui ne souffrent pas la critique : ampleur, nuance, inflexion, vaillance, et toutes ces sortes de qualités nécessaires aux grands interprètes des rôles mozartiens, verdiens ou bergiens. Elle est sous-tendue par une prescience et une culture peu communes du texte et de la situation opératiques ; et on doit aussi souligner une attirance très justifiée vers l'univers du lied et de la mélodie, en un vécu qui fait aller au fond du texte et de ses subtilités. Choisisant pour co-Wanderer un pianiste de la dimension d'E.Ax – si courtois et souriant, partenaire idéal en musique de chambre, comme on sait -, S.Keenlyside ne peut qu'être qu'exigeant dans ce Voyage, où son polyglottisme fait alterner, comme si cela lui était « natal », l'allemand des lieder et le français des mélodies...

La mariée trop belle ?

Nous émettrons cependant une réserve qui vaut pour le seul Fauré. « La fiancée », à l'inverse de ce qui est conté dans Les Histoires Naturelles, non point « n'arrive pas », mais arrive trop : ici, « la mariée (n'est-elle) pas trop belle » ? Mariée, fiancée, on l'aura compris, c'est la voix lyrique avec son éloquence verbale, un rien de projection abusive des sons, de l'ambitus – ô combien virtuose et maîtrisé ! -, ce par quoi l'héroïque perfection peut contaminer le « si joli petit bruit » dont Fauré fit présent à Verlaine. En tout cas, Brahms – le sans-opéra qui eût honte de s'exhiber en scène – trouve ici des traducteurs idéaux de sa fureur ou de ses visions apaisantes. Le piano se fait carillon de Harpe Eolienne, houle d'inépuisable (Désespoir). La voix parcourt l'étendue, du murmure au presque cri (A travers la Lande) ou au quasi-parlando (Au Cimetière). Tout aussi admirable et en intuition profonde pour Hugo Wolf, le clavier devient ironique ritournelle (Randonnée pédestre), détaché de tout (Comment rester serein ?), porteur d'absence en son petit motif récurrent (A une Noce), devant l'à-peine voix de la plainte amoureuse et le coup de gong de la Fatalité (Le Chasseur).

Naturalisme puis métaphysique

Puis vient le Temps fauréen : certes en impeccable diction, et d'une belle science de la « variation » et du climat – verlainien, hugolien, ou de seconde veine poétique -, mais à voix trop corsée, trop engagée, un peu complaisante à elle-même. Tandis qu'il faudrait aller vers le mystère si tendrement accordé aux « sens extasiés », au « silence profond » et au « rêve des chers instants », sous les mélèzes de Verbier entrant bientôt dans l'automne et les fayards dont le feuillage palpite dans la lumière de l'encore-été... Approbation enthousiaste, en revanche, pour le mini-opéra des Histoires Naturelles où l'ironie souvent cruelle de Renard rencontre celle de Ravel. Et parfois une onde tendre baigne la mélodie si détachée en son récit magique (Le Grillon) au fond du jardin nocturne, l'immobilité troublante d'un paysage de

pure matière (le Martin Pêcheur) repose du comique acide ou explosif (irrésistibles Pintade et Paon). La virtuosité parfois stridente, le naturalisme d'observation animale qui donnent un suprême contentement amusé seront calmés par un triple bis schubertien (et on regrette l'absence de Franz au programme !) : miracle, mezza voce, de douceur, d'extase, de grâce limpide et de métaphysique sans insistance, comme pour être pris par la main et conduit devant les paysages de l'alpe, nuit tombée...

20 édition du Festival de Verbier (Suisse, Valais), 3 concerts, les 22, 23 et 24 juillet 2013. Milos Karadaglic, guitare ; David Carpenter (alto), Julien Quentin (piano) ; Simp Keenlyside (voix), Emanuel Ax (piano).